



HAL
open science

Les enfants terribles de Perceforest

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Les enfants terribles de Perceforest. D. Hüe et C. Ferlampin-Acher. *Enfances arthuriennes. Actes du colloque de Rennes, Paradigme*, p. 237-254, 2006, *Enfances arthuriennes. Actes du colloque de Rennes*. hal-01846174

HAL Id: hal-01846174

<https://hal.science/hal-01846174>

Submitted on 21 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christine Ferlampin-Acher Rennes 2 CELAM

Les enfants terribles de *Perceforest*

à paraître dans les actes du colloque arthurien de Rennes, *Enfances arthuriennes*, dir. D. Hüe et C. Ferlampin-Acher, Orléans, Paradigme

Au XIV^e et au XV^e siècles (si l'on suit, ce que je suis tentée de faire, l'hypothèse de Gilles Roussineau et Janet Van der Meulen selon laquelle le roman, tel que nous le connaissons, serait la réécriture au XV^e siècle d'un texte du XIV^e), *Perceforest*¹ rêve de combler la lacune entre le monde alexandrin et le royaume breton, tout comme à partir d'une trouée historique les années de paix arthurienne signalées par la chronique se sont, telles un kyste temporel, épanouies en *merveilles* amplificatrices du texte. Ce roman qui se rêve chronique et qui raconte parallèlement sa propre genèse, accorde une place importante aux généalogies: il invente des ancêtres aux grands héros du monde arthurien². Passelion, fils de Priande et Estonné, est l'aïeul prolifique d'Iseult: Jeanne Lods note dans son analyse du comique dans *Perceforest* l'importance particulière accordée à ce personnage et elle insiste sur la "gaieté parfois féroce" de l'évocation de son enfance et de son adolescence³. Contrastant avec Passelion le turbulent, d'autres enfances sont discrètes, *mucees* dans les brumes de féerie, comme celles des enfants de la Reine Fée. Dans un premier temps, je voudrais cerner la représentation de l'enfance dans *Perceforest*, de la nature à la *merveille*. Puis je verrai comment les enfances s'inscrivent dans le projet narratif de l'auteur: elles jouent avec les réécritures et confortent le roman comme préhistoire arthurienne. Enfin, j'étudierai comment la passion généalogique de *Perceforest*, visant à lier Alexandre et Arthur, ne pouvait

¹ *Perceforest (le roman de)*, début de la première partie, éd. Jane H. M. Taylor, Genève, T.L.F., 1979 ; deuxième partie, éd. Gilles Roussineau, Genève, T. L. F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001; troisième partie, éd. Gilles Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. Gilles Roussineau, Genève, T.L.F., 1987. Pour les parties inédites: fin du livre I, manuscrit BnF fr. 345, livre V BnF fr. 348, livre VI Arsenal 3493 et 3494. Pour ce qui est de la datation, le sabbat (voir "Le sabbat de *vielles barbues* dans *Perceforest*", dans *Le Moyen Age*, t. 99, 1993, p. 471-504), tout comme les entremets, semble indiquer que le texte de *Perceforest* que nous donnent les manuscrits actuels a été l'objet d'une réécriture au XV^e siècle.

² Voir J. Lods, *Le roman de Perceforest*, Genève Lille, Droz Giard, 1951, p. 44-ss.

³ *Ibid.*, p. 153.

se faire qu'au prix soit de violences, d'où l'enfance turbulente de Passelion, soit de silences, d'où les enfances *fees*, trop sages pour être honnêtes.

I. Conceptions et grossesses: de l'ellipse à la démesure

Il faut certes revenir sur l'idée préconçue que l'enfance n'intéresse pas l'homme du Moyen Age⁴. J'ai conclu en travaillant il y a quelques temps sur les mères dans *Perceforest* que la *gent* fée que l'auteur invente comme peuplement originel de la Bretagne lui permet d'instaurer une sorte de "gynécocratie bienveillante", où certes le père donne le nom, mais où le pouvoir occulte revient aux femmes, qui par exemple sont les seules à décider de la procréation⁵. Cette variante féerique de la suprématie courtoise de la femme fait que l'enfance, loin d'être oblitérée dans le récit, est éclairée avec vigueur. Examinons les différentes stations de ces enfances: d'une part le merveilleux y joue sur une imbrication entre notations de type réalistes et *merveilles* surnaturelles, d'autre part aux enfances cachées s'opposent les jeunes années de Passelion, particulièrement dynamiques.

Le destin des héros commence souvent dans *Perceforest* avec leur **conception** (si ce n'est avant). L'auteur accorde toute son attention aux nuits fécondes où les fées décident de s'unir aux hommes, qu'il s'agisse de Sebille, qui séduit un Alexandre inconscient⁶, ou des nièces de Morgane qui ont décrété que le moment était venu pour elles de séduire les meilleurs chevaliers qui soient pour assurer une descendance de qualité. De même, Ourseau, fils de la Reine Fée et d'un roi Gadifer embrumé par un *boivre a oubly* préparé par sa femme, est conçu alors que sa mère avait l'esprit préoccupé par un chevalier qu'elle avait transformé

⁴ Renvoyons entre autres, aux travaux de D. Alexandre-Bidon ("Grandeur et renaissance du sentiment de l'enfance au Moyen Age", dans *Histoire de l'éducation*, t. 50, 1991, p. 51-59) et D. Desclais-Berkvam, *Enfance et maternité dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Champion, 1981. Voir aussi N. Faaborg, *Les Enfants dans la littérature française du Moyen Age*, Copenhague, 1997.

⁵ "Le rôle des mères dans *Perceforest*", dans *Arthurian Romance and Gender*, éd. F. Wolfzettel, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1995, p. 274-284.

⁶ Sur ce personnage, voir mon article "Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*", à paraître dans les Actes du Colloque "La Sibylle, parole et représentation", éd. M. Bouquet et F. Morzadec, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004.

en ours⁷: l'enfant gardera sur son corps, conformément aux croyances médiévales, la trace des pensées de sa mère et sera *pelu* comme un ours, d'où son nom, comme l'explique la Reine: "*Je conceus un filz (...). Mais telle fu l'aventure que l'enfant vint sur terre pelu comme ung ours par la melancolie que j'avoie, en le concevant, sur Estonné que j'avoie mué en ours par mon subtil art* " (l. IV, p. 1002). Même lorsque les protagonistes sont de simples mortels et que les demoiselles n'ont pas l'hyperactivité des fées, les conceptions restent marquées par le merveilleux. Le malheureux Estonné, bien qu'il soit marié à une simple femme, Priande, descendante, comme son nom l'indique de Priam⁸, ne maîtrise pas plus ses amours que ses compagnons unis à des fées. Pendant sa nuit de noces, il est impatient de rejoindre sa femme, mais le *luiton* Zéphir l'en empêche, car il a lu dans les étoiles qu'il serait funeste qu'un enfant soit conçu à ce moment-là: Estonné passera donc la nuit dans une mare au milieu des grenouilles et c'est Zéphir, plus que le mari, qui décidera de la conception du futur héritier de l'Ecosse⁹. Quant à Troÿlus et Zélandine, simples mortels eux aussi, ils concevront un fils alors que sa mère, sorte de Belle au Bois Dormant, est plongée dans un sommeil surnaturel¹⁰. C'est en effet à la fin du livre III que Benuic est engendré (t. III, p. 86-ss) pendant que la demoiselle est endormie dans une tour où son père la tient loin du monde, et que le jeune homme, conduit là par Zéphir le *luiton* et troublé par les conseils contradictoires que lui donnent Amour, Désir et Loyauté, est irrésistiblement stimulé par le *brandon* de Vénus¹¹: *la belle Zélandine en perdy par droit le non de pucelle* (p. 90).

Après ces conceptions étranges, les **grossesses et les naissances** sont peu développées, même si Priande devient *fort pesante (...)* *comme celle qui avoit pourté tamps convenable son fruit* (l. IV, p. 157). Cette discrétion n'est guère surprenante, même si dans le *Roman de*

⁷ Sur Ourseau, voir mon ouvrage *Fées, bestes et luitons, croyances et merveilles*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002, p. 284-ss.

⁸ Les formes Priam et Priant alternent (voir l'index du livre II établi par G. Roussineau, p. 632).

⁹ Voir *Fées, bestes...*, *op. cit.*, p. 239-ss.

¹⁰ Sur cet épisode (l. III, chap. L, LI, LIX et LX), voir G. Roussineau, "Tradition littéraire et culture populaire dans l'Histoire de Troÿlus et Zélandine (*Perceforest*, troisième partie), version ancienne du conte de la Belle au Bois Dormant", dans *Arthuriana*, t. 4, 1994, p. 30-45.

¹¹ *Elle esprint son brandon, dont elle embrasa tellement Troÿlus qu'a pou que la chaleur ne le faisoit yssir du sens* (p. 90).

*Silence*¹² se lisent en détail les angoisses du père avant la naissance, les prières qu'il prononce (v. 1670-ss), ses craintes (v. 1687-ss), les douleurs de la mère (v. 1775-ss), les réticences du mari à voir au lit la nouvelle accouchée. Dans *Perceforest*, tout comme la grossesse de Zélandine, la naissance de Benuic est escamotée, aussi bien dans le récit que dans la représentation imagée qui est faite de la vie du jeune héros sur le parchemin qui permettra à sa mère de le reconnaître pour son fils. Il faut attendre, après la conception, plus de cinquante folios du manuscrit BnF fr. 347 édité par G. Roussineau, pour entendre à nouveau parler de Zélandine: il s'est écoulé neuf mois, pendant lesquels la demoiselle a dormi, visitée seulement par une tante qui chaque jour l'a nourrie de lait de chèvre (p. 209): *or advint, au chief des neuf mois sus un soir que la belle Zellandine se delivra d'un tresbeau filz, sans pour autant se réveiller*. Le geste réaliste du nouveau-né cherchant le sein, et ne l'ayant pas trouvé, suçant vigoureusement le doigt de sa mère, libère celle-ci du sommeil surnaturel où la retenait une *arreste* qui s'était fichée dans sa chair alors qu'elle filait, conformément au vœu de Thémis (p. 212). Cette léthargie permet d'escamoter la grossesse et la naissance. Le récit en images qui, dans le livre IV, permet à la mère et au fils de se reconnaître, passe de même rapidement sur la conception: on va sans transition du chevalier qui se dévêt *pour couchier avecq la pucelle* au chevalier qui remet ses vêtements et ses armes *monstrant qu'il avoit couchié avecquez la pucelle* et juste après est figuré le nouveau-né tétant le doigt maternel (p. 728, l. IV). Passelion fait exception¹³: sa naissance est longuement évoquée sur deux pages dans l'édition de Gilles Roussineau, avec une insistance sur la souffrance maternelle qui relaie les annonces funestes qui ont précédé, au moment où Priande se séparait de son mari (*Et quant le jour fut venu, la bonne dame traveilla ung jour et une nuit et l'endemain jusques environ heure de nonne, dequoy les dames d'entour avoient tres grant pitié pour le travail qu'elle lui veoient porter. Mais le fruit de la dame se commença a appaisier pour le travail qu'il avoit eu, et elle meismes s'appaisa de ses complaints et s'endormy* l. IV, p. 157). L'enfant est doué d'une vigueur exceptionnelle, il bout de rage et crie d'impatience avant même de venir au monde, tant il est désireux de venger son père tué par le félon Bruyant sans Foi. A l'opposé des naissances escamotées, celle de Passelion est au contraire évoquée avec une précision notable et des indications réalistes sont imbriquées à une adéquation merveilleuse entre le

¹² Heldris de Cornouaille, *Le Roman de Silence*, éd. L. Thorpe, Cambridge, 1972.

songe et le réel. En effet, après que Priande s'est endormie, elle rêve que, sur le point d'accoucher, elle se trouve dans la forêt avec Estonné, qui lui construit une *loge* de feuillages où il la laisse pudiquement¹⁴ et à travers laquelle elle voit le félon Bruiant tuer traîtreusement son mari. Priande se met à hurler, les dames accourent pour l'apaiser de peur que *la nourreture n'eust cause de perir pour celle noise (...). Dont il advint une grande merveille: car l'enffant, qui estoit en elle fort et bien nourry, fut tant demené par les cris de sa mere qu'il s'en flonna. Car les dames a ce presentes ouyrent et recorderent depuis comment l'enffant estant aincoires ou ventre de sa mere, desirant d'en yssir, jecta deux cris non point piteux, ainçois signiffiant courroux pour sa tant longue demouree* (l. IV, p. 158-159). La douleur du travail se confond avec la peine suscitée par la mort de l'époux: *le mal d'enffanter lui print et la mort de son mary lui vont au devant, pourquoy elle se print a escrier tellement que les entrailles de son ventre s'en surlevoient. Et l'enffant vigoureux se commença a esmouvoir en son ventre pour ce qu'il estoit fourmené oultre son vouloir, et tant que la voye naturele ne lui souffy, ains rompy par destresse le dextre cousté de la dame, a qui incontinent l'ame party hors du corps. Et l'enffant tumba tantost et s'estendy a force quant il se trouva au large* (l. IV, p. 160). La Reine Fée le reçoit dans ses bras et *le despouilla de la chemise dont nature l'avoit enveloppé. Adont elle le trouva de fiere et merveilleuse contenance (...)* car il tenoit en sa main dextre *une arbaleste tresbien fachonné et formé de char nerveuse, et en la senestre une flesche d'un piet de long tant bien fachonnee qu'il n'y avoit que amender. Et telle en fut la merveille car tantost comme la fleche fut froide et seche, elle fut tant dure qu'elle se fichoit franchement en ung arbre au darder* (p. 160). Zéphir le luiton se manifeste alors, de nuit: il vient tirer les doigts du pied gauche de l'enfant: *mais la creature qui gré ne lui en sçavoit, haulce le piet dextre et l'en fery sus la main selon sa poissance tres aÿreement* (p. 162). Dans ces scènes, certains détails paraissent "réalistes", comme la mention de la *chemise*, le geste de pincer aux pieds le bébé pour tester sa vitalité, ou l'aptitude du nouveau-né à donner de violents coups de pieds, et elle traite sur le mode de l'hyperbole l'idée communément reçue au Moyen Age que l'imagination maternelle donne forme à l'enfant. Parallèlement, le jeune Passelion, né héroïquement d'une sorte de césarienne et miraculeusement sans la souillure des *voye(s) naturele(s)*, ne pouvait qu'être promis à un

¹³ Sur Passelion, voir M. Szkilnik, "Passelion, Marc l'Essilié et l'idéal courtois", dans *The Court and Cultural diversity*, Boydell and Brewer, 1997, p. 131-138.

grand destin. La démesure et la vengeance épiques, corrélées au décalage entre cette enfance et les motivations adultes prêtées au nourrisson, font de Passelion une *merveille*, d'autant que ce nouveau-né tout armé peut rappeler Athéna, ce qui ne serait pas surprenant chez un auteur dont la formation cléricale est indubitable¹⁵. Si la plupart des naissances sont passées sous silence, celle-ci est par ailleurs l'objet de mises en récit qui la redoublent: outre la relation que les dames présentes *recorderent depuis* (p. 159), est développée plus loin (p. 192-193) la narration qu'en fait un chevalier *selon le record des dames qui y estoient* (p. 192). Ce récit omet les détails appartenant trop nettement à la sphère féminine de l'obstétrique (rien sur la chemise par exemple; la naissance par le côté est racontée, mais l'écart par rapport à la norme n'est pas mentionné, ce qui évite d'évoquer les "voies naturelles"¹⁶) et insiste virilement sur l'héroïsme (en évoquant le songe, le meurtre, les armes que porte l'enfant à la naissance). Vient ensuite un autre récit, rapporté par Le Tor, qui fait allusion au songe prémonitoire dans lequel Estonné voit sa femme accoucher avant qu'il ne meure assassiné (p. 194-195). La naissance est alors rapidement signalée, et le chevalier précise que l'enfant refuse *la voie naturelle* et préfère le côté droit, et qu'il naît tout armé. Ce rêve, au service d'une fatalité vengeresse, n'élude pas l'écart par rapport à la nature, contrairement au récit précédent: peut-être parce qu'il s'agit d'un songe, supposant une mise à distance, ce qui facilite l'évocation d'une réalité gênante.

II. Enfances turbulentes et enfances silencieuses

L'opposition entre la naissance tumultueuse de Passelion et les autres naissances, discrètement passées sous silence, se retrouve au niveau des **enfances**.

La plupart des nouveau-nés du roman sont plus ou moins orphelins, soit parce que leurs parents sont morts (c'est le cas de Passelion), soit parce qu'ils ont été enlevés à ceux-ci. Ourseau est élevé dans la nature sauvage par une femme vêtue de peau de mouton, qui n'est

¹⁴ Ce geste rappelle l'attitude du père dans le *Roman de Silence*.

¹⁵ Passelion au berceau tient aussi d'Hercule.

¹⁶ Le rôle de la femme qui reçoit l'enfant est escamoté grâce à un passif: *par la fut receue la creature sur terre* (l. IV, p. 194).

sa mère que *par adoption* (l. IV, p. 530): sa véritable mère, une noble dame (la Reine Fée), l'aurait abandonné à cause de sa remarquable pilosité. Benuic quant à lui a été enlevé à sa mère Zélandine par Zéphir et son père ne le revoit chez la fée Morgane qu'un an après la naissance (l. IV, p. 276). On peut, au-delà de cette similitude, opposer les enfances escamotées de la majorité des personnages et les enfances turbulentes de Passelion. Notons d'abord que les seuls enfants dont s'occupe le texte sont les garçons: quand les fées engendrent des filles, leur histoire traverse le texte sans faire de bruit. Ombres de leur mère, la plupart n'acquièrent de l'importance que lorsqu'elles sont à marier. En ce qui concerne les garçons, l'enfance commence par un rapt violent ou un abandon contraint, qui sur le plan narratif correspondent à une mise à l'écart: l'enfant grandit dans le secret, dans le mystère, dans un autre monde sylvestre ou féérique. Ourseau n'apparaît dans le roman qu'à vingt ans passés. Les allusions que fait sa mère adoptive à son éducation sont vagues: sa nature semble à elle seule déterminer son excellence (l. IV, p. 531). Le soin que met la Reine Fée à élever ses enfants est évoqué rapidement dans le livre II: elle *mist merveilleuse entente a les [ses enfants] nourrir et accroistre, car elle aida moult a Nature par sa bone nourreture qu'elle mist es enfans par les bonnes viandes nourissans qu'elle avoit appris a congnoistre par l'art de nigromancie et d'astronomie dont elle avoit appris tant qu'elle en sçavoit a merveilles, et fist tant que quant les .II. enfans vindrent en l'eage de .XII. ans, ilz furent plus puissans et plus fors que ceulx qui en avoient .XVIII.* (l. II, t. I, p. 151). La précocité caractérise de nombreuses enfances merveilleuses: chez Robert de Boron déjà, Merlin, à neuf mois, a l'air d'avoir deux ans¹⁷. Elle permet aussi de "justifier" l'ellipse narrative, puisqu'elle accélère le temps.

Passelion échappe cependant à ce silence narratif. Son enfance est l'objet d'une évocation développée, jouant sur le comique de l'hyperbole décalée et de l'héroï-comique: il venge son père, les armes à la main, à un âge où les autres sont encore au berceau. Les enfances épiques sont détournées, l'exploit remarquable qui calque celui des adultes, étant imbriqué, comme dans l'évocation de sa naissance, avec des notations a priori vraisemblables, c'est-à-dire correspondant à l'image que le Moyen Age avait de l'enfant. Les grimaces des nouveau-né, leurs gesticulations parfois étranges, leur recul devant les inconnus, sont relues comme les signes d'une vendetta à venir. Quand Troÿlus, oncle de Passelion, veut le prendre

¹⁷ Ed. A. Micha, Genève, Droz, 1979, §10, l. 61-62.

dans ses bras, l'enfant *se detordy et fist une chiere hideuse* jusqu'à ce que les nourrices *le reprindrent pour le appaisier*: le chevalier croit discerner dans cette attitude l'ardent désir de venger son père (l. IV, p. 199). L'attitude de Troylus, certes, renvoie à la vendetta merveilleuse qui donne sens à l'ensemble de l'épisode, mais ne peut-on aussi y reconnaître la tendance qu'ont les adultes à plaquer sur les nouveau-né et les jeunes enfants leurs propres pensées, leurs propres réactions, leurs propres désirs? Ne peut-on penser, à travers ce passage, que l'auteur était conscient de la tendance des adultes à nier la spécificité infantile? Cet épisode n'est-il pas le signe qu'au Moyen Age l'enfant n'était pas un adulte miniature, mais avait son identité propre, puisque cette aventure, où justement la particularité de l'enfant est niée, est considérée comme une *merveille*? Le merveilleux tient ici à la décontextualisation des notations réalistes, au décalage entre le signe (l'observation qui est faite de l'enfant) et son sens (la vendetta). Sans cesse le texte joue sur l'écart entre les notations de type réaliste et la *merveille*. Les nourrices, le berceau, ne surprennent que par le nombre et la taille. Pour s'occuper du bébé, il faut en effet *deux bonnes nourrices de lait avecquez une autre pour plusieurs neccessitez* (l. IV, p. 252) ; le nourrisson est couché dans un *grant bers* (l. IV, p. 252). L'enfant, vigoureux, pourrait être un prototype de Pantagruel. L'auteur revient sans cesse sur la précocité du petit, avec une exagération qui signale le topos et le grossissement épique, tout en renforçant le merveilleux: parallèlement néanmoins le texte propose une interprétation psychologique des plus vraisemblables puisque c'est le regard des nourrices qui constate la précocité et qui gonfle les exploits du bébé, même si plus loin cette vigueur est expliquée par le jeu des planètes à sa naissance et par sa *nourreture: tant estoit a forte heure né et tant avoit esté bien nourry* (l. IV, p. 281). Ces femmes qui s'attendent à voir parler le bambin à quinze semaines sont comme les mères d'aujourd'hui, qui n'ont de cesse de constater avec fierté que le petit à trois mois " met déjà du un an ": *tant croissoit en toutes chouses et especialement en fierté que toutes celles qui l'avoient a nourrir et garder en avoient grant merveille, car une nourrice ne lui pouoit donner lait assez, et tant estoit discret selon son eage, qui estoit de quinze sepmaines, qu'elles n'attendoient de jour en jour synon l'eure qu'il parlast* (l. IV, p. 253). D'autre part noter qu'à dix mois Passselion commence à marcher et à parler alors que d'après le texte les enfants ne font cela ordinairement qu'à deux ans, revient à lui donner à peu près la même avance que celle que Robert de Boron accorde à ce

surdoué de génie qu'est Merlin¹⁸. L'auteur par ailleurs revient souvent sur le rire de l'enfant¹⁹, sur ses gestes, comme celui de tendre les bras vers les adultes ou de se tortiller en jubilant dans son berceau²⁰, qui sont autant de notations de type réaliste, et même cette arbalète et cette flèche de chair, avec lesquelles il est né, me paraissent d'une certaine façon vraisemblables: on apprend en effet que l'enfant, quand il est en colère, ne se calme que si on lui met entre les mains ces deux objets (l. IV p. 254), qui me semblent jouer le rôle des "doudous" modernes, ces objets transitionnels qui rappellent la mère et son corps au bébé esseulé, et dont on peut imaginer qu'ils existaient déjà au Moyen Age. Lorsque le jeune nourrisson est amené au siège de la Garande, tenu contre Bruyant, il *faisoit grande chiere aux chevaliers qui le congnoissoient* et, se dressant, levait le poing dès qu'il était question de son ennemi (l. IV, p. 165): nonobstant l'interprétation épique fondée sur la vengeance et l'hostilité, on reconnaîtra le plaisir que marquent les nourrissons devant les visages connus, et le geste des bébés, qui, n'ouvrant pas la main, ont souvent tendance à tendre le poing. Quand Passelion à dix mois commence à marcher en tenant sa nourrice par le doigt, lorsqu'il va de l'un à l'autre à table et mange avec chacun ce qui lui plaît, on reconnaît là des indications de type réaliste, dans une société où l'enfant a sa place, avec indulgence et amour. C'est par ailleurs à dix mois que le jeune héros s'essaie à la marche *combien qu'il estoit plus corporel, plus fort et de plus grant entendement que ung enffant n'estoit a deux ans* (l. IV p. 267): il suit là une évolution normale, et l'auteur, au lieu de lui conférer une précocité surnaturelle (il eût pu marcher à deux semaines...) propose un âge réaliste, tout en introduisant un décalage merveilleux (son développement comparable à celui d'un enfant de deux ans) qui est plus de l'ordre du subjectif que de la constatation objective. A cet âge, Passelion commence aussi à parler, l'auteur soulignant la *merveille* en rappelant qu'à l'époque les enfants ne parlaient pas avant deux ans ou plus (l. IV, p. 267): ces deux âges (dix mois, deux ans) sont plausibles pour l'apprentissage du langage, tant il y a loin entre les premiers sons que les proches trouvent

¹⁸ Merlin à neuf mois semble avoir deux ans (Robert de Boron, *Merlin*, éd. A. Micha, Genève, Droz, 1979, §10, l. 60-62).

¹⁹ Ce rire de Passelion renforce le rapport qu'il entretient avec Merlin. Le modèle de Merlin semble très présent pour les enfances merveilleuses: peut-être peut-on rapprocher Ourseau et ses poils dorés de Merlin, le bébé velu (éd. cit., §10, l. 42-43).

²⁰ Quand Troÿlus vient le revoir et évoque la vengeance paternelle, le bébé se met *a soy estendre tant fort que a pou qu'il ne rompoit le chainct de soie dont il estoit lié au bers* (l. IV, p. 253).

intelligibles et le véritable langage. Par ailleurs n'est-il pas surprenant de retrouver ici cette idée si souvent véhiculée de nos jours, que les enfants contemporains sont plus éveillés que ceux d'autrefois? Certes cela coïncide avec l'idéal de progrès qui anime l'ensemble du roman, mais cette notation renvoie à la constatation que l'on peut faire très généralement, que l'intérêt porté à l'enfant va de pair avec une confiance en l'avenir, qui a de fortes chances d'être meilleur que le passé.

Passelion oscille donc sans cesse entre la surnature et la nature euphorique. On nous pardonnera peut-être de multiplier les exemples dans ce sens: le lecteur du XXI^e siècle ne peut qu'être frappé quand il perçoit et le gonflement épique et le "réalisme" d'un regard porté sur l'enfance qui ne lui est pas étranger. Lorsqu'une demoiselle féerique apporte des armes au nourrisson de la part de Morgane, elle le nomme *Passelyon fier bras* (l. IV p. 269), nous renvoyant à l'univers épique des "Fierabras". Mais derrière ce décalage "héroi-comique" se laissent reconnaître la maladresse de l'enfant qui essaie en vain d'ouvrir la serrure du coffre avec ses doigts, son énervement face à l'échec, son impatience qu'il exprime dans son *patois* (l. IV p. 270). Lorsque Passelion est adoubé, avec des armes miniatures qui font l'admiration de l'assistance, le réalisme de l'enfance se retrouve, car l'auteur insiste sur le bain donné au nourrisson, qui renvoie certes aux rites de purification précédant l'adoubement, mais aussi aux soins courants donnés aux bébés (l. IV, p. 275-ss). Passelion, dans sa nouvelle tenue, exulte: *adont fut l'effant tant joyeulx qu'il ne pouoit arrester de piet ne de main* (l. IV, p. 278): c'est là plus la joie enfantine que la retenue que l'on attend d'un nouveau chevalier. La scène au cours de laquelle Passelion demande la collée à Lyonnell renvoie à la fois à la démesure épique et à l'idée médiévale que l'enfant n'est que violence et animalité mal contenues: maîtrisant mal ses gestes, Lyonnell frappe l'enfant plus fort qu'il n'aurait fallu, suscitant sa colère, extrême. La fin de la scène d'adoubement se termine sur le mode comique: Passelion furieux rend coup pour coup, mais loin que le texte ne joue que sur la démesure épique, qui annoncerait la vengeance à venir, il insiste surtout sur l'irritation du nourrisson, impuissant devant la force des adultes, que tous taquent à qui mieux mieux et qui s'irrite violemment de son incapacité à imposer sa volonté. Cette impuissance de l'enfant confronté aux taquineries des adultes me semble à nouveau témoigner d'une familiarité avec le monde de l'enfance.

Le récit de l'enfance de Passelion s'achève avec la vengeance paternelle: il a trois ans. Peu avant il a demandé à ce qu'on lui apprenne à manier les armes pour venger son père: le décalage entre son jeune âge et le style élevé de son discours (avec des doublets de synonymes et des termes recherchés l. IV, p. 287-ss) se retrouve lorsqu'après sa première et unique leçon, après avoir conseillé à ses hommes de se tenir sur leurs gardes pour la nuit et avoir ajouté que les astres lui étaient favorables, il annonce "*Je m'en vois allaitier et puis dormir*" et va se coucher *ou geron de sa nourrice*, sans vouloir ôter ses armes, sauf le heaume, comme les enfants qui viennent de recevoir un nouveau déguisement et ne veulent pas le laisser pour aller au lit (l. IV, p. 289). Le comique lié à l'erreur d'appréciation de Bruyant, son adversaire, qui le lendemain, le sous-estime et le renvoie d'un "*Va allaitier, pauvre chose*" est au second degré: le premier décalage tient à la méprise de Bruyant, le second à cette figure de nourrisson érigé en vengeur. Le félon est tué et la cruauté avec laquelle Passelion s'acharne sur le cadavre et lui arrache le coeur avec les dents dans une scène comparée explicitement à une curée (l. IV, p. 301) entretient l'hésitation entre la démesure épique, le burlesque d'un vengeur parlant comme un enfant, l'héroï-comique d'une vendetta incarnée par un bambin, et l'idée médiévale que l'enfance n'est pas sans rapport avec l'animalité.

Après cet exploit Passelion est emporté par Zéphir chez la Fée Morgane, *en l'isle Zellant*, où elle a aussi la charge d'élever Benuic, le cousin du jeune héros. Il faudra alors attendre environ quatre cents pages pour retrouver les *mauvaises enfances* de Passelion, qui sont une sorte d'adolescence précoce. Morgane se plaint de ne pouvoir venir à bout de l'enfant et récapitule, avec véhémence, les bêtises qu'il a commises (l. IV, p. 694): il a jeté le chat dans la marmite, mis le feu aux toisons des nourrices, etc. On retrouve l'oscillation entre réalisme, grossissement merveilleux et démesure épique des *enfances*. Ces scènes rappellent en effet les dangers sur lesquels on attire sans cesse l'attention des jeunes mères: gare aux chats, au feu, aux nourrices négligeantes! L'aptitude des enfants à la dénonciation (Benuic, son cousin, a dénoncé Passelion à Morgane), les querelles, le souci de la fée, substitut maternel, de maintenir l'équité entre les deux cousins, se mêlent à la démesure des désordres provoqués par l'enfant, encore à peine tiré de la bestialité. Plusieurs récits s'enchaînent, bien construits, rapides et efficaces, au rythme des saisons, où l'on voit les jeux de l'enfance

parodier les tournois, où l'animal, le corps, le feu, la nourriture, le sexe et la boue, priment²¹. Benuic, brûlé ou roulé dans la boue après avoir chuté d'un veau, fait les frais de ces bêtises, alors que Passelion, comme c'est souvent le cas pour les casse-cou, s'en tire fort bien. Passelion est désormais un adolescent, dont on nous raconte l'ardeur sexuelle qui contribue à repeupler une Angleterre ravagée.

Les récits d'enfance dans *Perceforest* se caractérisent donc, soit par leur discrétion, soit, dans le cas de Passelion, par un traitement original, où le merveilleux naît d'une oscillation entre la *nature* et la surnature, entre burlesque, épique et réalisme.

III. Manipulations génétiques

Ces enfances sont aussi des réécritures (je donne à ce terme un sens large). *Perceforest* se veut préhistoire arthurienne, suite par anticipation: les enfances qu'ils racontent annoncent celles du Lancelot Graal. Le roman multiplie les transpositions, l'analogie entre une scène de *Perceforest* et un épisode du Lancelot Graal ayant pour fonction de faire de l'épisode des temps préarthuriens une préfiguration de l'aventure postérieure. Plus que des devins qui annonceraient l'avenir du Graal, ce sont les analogies, et en particulier les réécritures, plus ou moins voyantes, plus ou moins développées, qui font de *Perceforest* une préhistoire. C'est ainsi que les conceptions sous emprise féerique rappellent celle de Galaad dans la *Queste del Saint Graal*. Mais surtout Ourseau et Passelion, les deux héros, qui dans le livre IV vont contribuer au redressement de la Bretagne, renvoient aux enfances de Perceval et de Lancelot.

Comme Lancelot au début du *Lancelot en prose*²², une fée (Morgane au lieu de la Dame du Lac) doit élever de jeunes cousins dans un château merveilleux: Boort, Lyonnell et Lancelot dans le *Lancelot*, Benuic et Passelion dans *Perceforest*. La réécriture ne se fait pas terme à terme mais elle repose sur quelques analogies:

²¹ La première mésaventure a eu lieu l'hiver: Passelion a fait cuire le chat avec les aliments, et a jeté au feu Benuic pour le punir d'avoir joué les délateurs. L'été venu, le chenapan a mis le feu aux *toisons* des nourrices qui dormaient peu vêtues à cause de la chaleur. On revient ensuite à l'hiver, avec la nourriture et les porcs auxquels Passelion, parce qu'il refusait d'attendre que la viande soit cuite, a coupé les oreilles pour les manger. La bêtise suivante tourne elle aussi autour des animaux de ferme, quand Passelion, ayant joué à tournoyer sur des veaux, tue avec un crochet un porcher qui tentait de l'arrêter.

- Le substitut maternel est féérique et sa demeure aquatique (dans *Perceforest*, Morgane habite en *l'isle de Zellande* l. IV, p. 691);
- Le père de Passelion, comme celui de Lancelot, a été victime d'une trahison;
- Le Benuic de Perceforest porte le nom de la terre du roi Ban dans le *Lancelot*;
- Lancelot passe trois ans chez la fée (t. VII, p. 44 et p. 70) où il est arrivé bébé et le texte commence à s'intéresser à son enfance uniquement au terme de ces trois ans (t. VII, p. 70). C'est à trois ans que Passelion arrive chez Morgane après avoir vengé son père;
- Si Lancelot est en général un enfant plus docile que le terrible Passelion, le fils de Ban s'empporte néanmoins, frappe son maître et, grondé, fait une répartie dont la justesse émerveille et adoucit la fée (t. VII, p. 80-ss). D'une façon similaire quoique plus brutalement, Passelion se met en colère quand Benuic le dénonce pour avoir mis le chat dans le chaudron où cuisait le repas; il frappe son cousin, se fait gronder par la fée, répond avec esprit et s'attire ainsi l'indulgence de la dame qui admire son *bon parler* (l. IV, p. 696)²³.

Par ailleurs les indications généalogiques renforcent l'enfance de Passelion comme préfiguration de celle de Lancelot, puisque dans le roman du XIV^e siècle Lancelot est mentionné parmi les descendants de Benuic, tandis que Passelion est l'ancêtre de la Dame du Lac *qui tant nourry le preu Lancelot* (l. V, f. 162) et de Claudas de La Déserte, qui joue un rôle majeur au début du *Lancelot. Perceforest* fait d'ailleurs une allusion directe à cet épisode du *Lancelot en prose: et sachiez que de Marmona sa femme*²⁴ *yssirent plusieurs hoirs, dont du gendre de l'aisné filz issy puis le roy Claudas de la Deserte qui guerroya le roy Ban de Benuicq, comme il appert en l'histoire de Lancelot du Lac* (l. IV, p. 906-907)²⁵. Comme souvent dans *Perceforest* la généalogie et l'onomastique jalonnent clairement pour le lecteur

²² Ed. A. Micha, Genève, Droz, 1980, t. VII, p. 41-ss.

²³ De même la fée reconnaît que Passelion dit la vérité (celle-là même qui sort de la bouche des enfants) lorsqu'il affirme, pour justifier le sort qu'il a fait subir aux porcs, qu'il valait mieux que ceux-ci aient les oreilles coupées, plutôt que lui et Benuic meurent de faim (p. 699).

²⁴ Le possessif renvoie à Passelion.

²⁵ Dans cet aperçu généalogique, qui, comme la plupart des percées de ce type dans *Perceforest*, se trouve en fin de chapitre, le parallèle entre Lancelot et Passelion est souligné par les formules (en dépit de la dissimilitude syntaxique): (...) *comme il appert en l'histoire de Lancelot du Lac. Mais atant se taist l'histoire de Passelion* (...) (l. IV, p. 907).

l'enchaînement des générations qui font le lien entre le temps de Perceforest et celui d'Alexandre: en même temps elles nous renseignent sur la génétique textuelle. Dans ce roman, les processus de réécriture sont particulièrement voyants, et le sont plus que dans des romans qui, comme le *Chevalier au Papegau* ou *Artus de Bretagne*, ne reposent pas sur la volonté de combler le vide entre deux univers romanesques connus.

D'autres indices, disséminés dans le roman, viennent souligner la parenté entre les enfances de Lancelot, Boort et Lyonnell, et celles de Passelion et Benuic, chez la fée, même si, isolés, ils ne sont pas définitifs tant ils remodelent les récits:

- Boort et Lyonnell dans le *Lancelot* sont d'abord confiés à Pharien, dont la femme, surprise par son époux avec Claudas, est enfermée dans une tour, tout comme l'est (pour d'autres raisons) Zélandine, la mère de Benuic, dans *Perceforest*;

- Benuic est reconnu par sa mère Zélandine grâce à un *quairel*²⁶ sur lequel est illustrée l'histoire de ses parents (l. IV, p. 727-729): cette "bande dessinée" peut évoquer la Chambre aux Images associée à Lancelot au début du roman du XIIIe siècle (t. V, p. 52-ss). Même si le lien est ténu, il contribue à renforcer le lien entre les personnages;

- Dans le *Lancelot en prose* (t. VII, p. 3), Claudas est allié aux Romains contre Ban, et ce sont ces mêmes Romains qui ont dévasté la Bretagne de *Perceforest*, rendant nécessaire la reconstruction à laquelle participera Passelion;

- Les enfances du *Lancelot en prose*, pour introduire la Dame du Lac, mentionne Merlin (t. VII, p. 38 et 43): ce n'est peut-être pas un hasard si Zéphir, avatar de Merlin, joue un rôle important dans l'histoire de Passelion, puisque c'est lui qui le conduit chez la fée.

Les enfances de Passelion et Benuic, sans être des reprises précises de celles de Lancelot et ses cousins, présentent suffisamment de points communs avec elles pour provoquer des réminiscences chez le lecteur et renforcer l'enjeu généalogique, sans rigidité (si Lancelot et Passelion sont les deux protagonistes, ce n'est pas de Passelion que descend Lancelot, mais de Benuic, son cousin, comme si Lancelot se dédoublait entre le terrible Passelion et le plus raisonnable Benuic, qui tire son nom du royaume paternel de Lancelot).

A côté de ces enfances féeriques qui rappellent celles de Lancelot, *Perceforest* nous présente Ourseu, "proto Perceval". Si les indices communs concernant Passelion et Benuic d'une part, et le *Lancelot en prose* d'autre part, sont disséminés et se réduisent parfois à de simples ressemblances dont nous ne pouvons pas toujours objectivement mesurer la pertinence, même s'il est légitime, me semble-t-il, de conjecturer qu'elles jouent un rôle essentiel dans la *conjointure*, la réécriture autour d'Ourseu et Perceval est localisée et indiscutable car elle concentre les similitudes. Ourseu est un des fils de la Reine Fée: il est *pelu*, car, comme nous l'avons vu, au moment de la conception, sa mère a vu un ours, qui a frappé son imagination. L'enfant a été confié à sa naissance à une nourrice, qui l'a élevé dans l'isolement de la forêt. La rencontre d'Ourseu avec douze Romains en armes (l. IV, p. 527-ss) reprend l'épisode où Perceval le *nice* est confronté pour la première fois à des chevaliers²⁷. Les deux épisodes mentionnent l'isolement de la forêt, les travaux des champs (les hercheurs et leurs boeufs pour le texte en vers v. 82-ss, le bétail en train de paître dans le roman en prose l. IV, p. 527), l'étonnement du jeune homme qui n'a jamais vu de chevaliers auparavant (*si s'en mervoille* v. 113; *il s'en prinst mout a esmerveillier* p. 528), l'admiration du *valet* pour leur tenue. Si Perceval porte des vêtements rustiques, gallois, Ourseu a une peau de mouton. L'armement des deux héros est dévalorisant: Perceval a un javelot, Ourseu un *planchon* de chêne dont il se sert pour assommer ses proies. Tous deux sont néanmoins fiers de leur équipement: Ourseu n'a pas peur des chevaliers car il se sent infailible avec son *planchon*, Perceval se vante de ne jamais manquer son coup (v. 2002-ss). La sauvagerie renvoie le héros à l'animal: Perceval est Gallois, et (...) *Galois sont tuit par nature / plus fol que bestes en pasture* (v. 241-242) tandis qu'Ourseu est *pelu comme un ours*. Fascinés par l'équipement des chevaliers, les deux jeunes gens décident de quitter leur foyer: si Perceval laisse sa mère naturelle dans la douleur, Ourseu quitte une mère adoptive en larmes. La séparation est dans les deux cas l'occasion pour la mère de faire une mise au point sur les origines du héros: Perceval apprend le sort de son père et de ses frères, tandis qu'Ourseu découvre qu'il n'est qu'adopté.

²⁶ Ce terme désigne un morceau de tissu ou de parchemin plié en carré. Les termes employés pour désigner ces représentations (*painturee*, *painture*, *figuré*) ne permettent pas de trancher quant à la nature du support, *painture* pouvant renvoyer aussi bien à la broderie qu'à la "peinture" au sens moderne du terme.

²⁷ Ed. F. Lecoy, Paris, Champion, 1973, t. I, v. 69-ss.

Au-delà de ses similitudes, on peut relever des reprises avec décalage. Contrairement à Perceval, Ourseau n'est pas ébloui par l'éclat des armures et il ne prend les chevaliers ni pour des anges, ni pour des diables (ce qui peut s'expliquer dans la logique de *Perceforest* par le fait que l'histoire se déroule avant l'avènement du christianisme): en revanche les chevaliers romains sont éblouis par *le poil qu'il avoit sus lui jansne et de couleur reluisant ainsy comme se c'eust esté finor bruny* (p. 527). Alors que chez Chrétien de Troyes c'est surtout Perceval qui questionne les chevaliers et s'étonne de leur équipement, dans *Perceforest* l'essentiel de l'épisode repose sur la réaction des chevaliers face à l'homme ours.

Cette reprise ne surprend pas le lecteur: au début du livre II déjà, dans l'épisode du peuple sauvage, l'auteur nous avait proposé une réécriture de cet épisode du *Conte du Graal*²⁸. Pourquoi une double reprise? Notons d'abord que l'auteur de *Perceforest* n'hésite pas à dupliquer les aventures²⁹: la *conjointure* multiplie les effets de spécularité et d'annonces. D'autre part, si dans le livre II l'épisode aboutissait à une oeuvre de civilisation, ici, dans le livre IV, avec Rome, nous sommes en pleine guerre, la Bretagne est décadente. La double reprise souligne les revirements de Fortune.

Les enfances de Passelion et Ourseau dans *Perceforest* jouent donc sur des réécritures: ces deux figures, qui se distinguent des autres héros dont les enfances sont silencieuses, s'unissent dans le livre IV à Benuic pour restaurer la Bretagne détruite par les Romains: à ces personnages, il fallait certainement des enfances à la fois extraordinaires et héroïques, ce que leur garantissent les parallèles avec Lancelot et Perceval. Mais ces jeunesses extraordinaires n'ont pas pour unique fonction de signaler leur élection.

Les enfances tumultueuses de Passelion permettent aussi en effet de varier le ton du récit, dont le comique rappelle celui des facéties bourbeuses de Zéphir le *luiton*³⁰. D'autre part, Passelion et ses vigoureuses *enfances* sont une facilité narrative. Dans le livre IV, la situation de l'Angleterre est désespérée. De très nombreux chevaliers sont morts: il faut la

²⁸ Voir C. Ferlampin-Acher, "*Perceforest* et Chrétien de Troyes", à paraître dans les *Mélanges Pickens*, 2004.

²⁹ Voir par exemple le cas du miroir, dans C. Ferlampin-Acher, "*Perceforest* et ses miroirs aux alouettes" à paraître dans le *Miroir*, éd. F. Pomel, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003.

³⁰ L'importance du mélange des tons dans *Ysaïe le Triste* au XVe siècle a de même été mis en évidence par P. Victorin, dans *Ysaïe le Triste. Une Esthétique de la Confluence. Tours, tombeaux, vergers et fontaines*, Paris, Champion, 2002.

vigueur d'un Passelion pour remettre la Bretagne en route, et surtout son énergie sexuelle est nécessaire pour assurer rapidement le repeuplement. Les multiples amours de Passelion, qui ne peuvent s'expliquer que par un tempérament hors du commun attesté dès l'enfance, facilitent le travail de Titan d'un auteur qui s'est imposé la lourde tâche d'inventer des ancêtres à l'ensemble du personnel arthurien.

Enfin, et surtout, les enfances d'Ourseau et de Passelion servent la passion généalogique de l'auteur de *Perceforest*. Nous avons déjà vu que Benuic est l'ancêtre de Lancelot, et Passelion celui de la Dame du Lac et de Claudas de La Déserte. Ourseau donne simplement naissance à des fils, nommés eux aussi Ourseau. Il ne semble pas avoir de descendance arthurienne: son rôle est ailleurs. *Perceforest* choisit en effet de raconter la *translatio* d'Alexandre à Arthur³¹. Cette idée de lier le Macédonien au Breton se justifiait par la parenté entre ces rois, tous deux fils -pour synthétiser- de l'adultère, de la magie et d'un dragon. Mais cette option mettait à l'écart les Troyens, auxquels la *translatio* telle qu'on la trouve dans *Eneas* accorde un rôle important: au début du livre II, l'épisode du peuple sauvage constitué de Troyens exilés³² et assimilés, permet de ne pas entrer en contradiction avec la légende troyenne, tout en la réduisant à un rôle marginal. L'origine troyenne n'est pas niée, elle est relativisée, mise au second plan, car Arthur ne descend pas de cette branche. En revanche Passelion descend de Priande, l'une des troyennes, soeur de Priam, et d'un chevalier écossais, Estonné: grâce à lui, l'auteur réussit à donner au monde arthurien à la fois une origine troyenne et une origine alexandrine. D'autre part, depuis *Eneas*, l'étape italienne de la *translatio* jouait un rôle important dans les imaginaires romanesques: il était donc nécessaire pour l'auteur de *Perceforest* de mettre aussi Rome à l'écart. Si dans le cas de Troie, il y a eu assimilation, avec Rome, il y a conflit. Rome, grâce à la trahison de Cerse dans le livre IV, a conquis et ravagé la Bretagne. Ourseau et ses fils, qui portent le même nom que lui et qui sont eux aussi des hommes ours, vont assurer la vengeance bretonne. Ourseau, élevé dans la solitude, suit en effet à Rome où il est adopté les chevaliers qu'il a rencontrés dans la forêt. Il revient en Angleterre, sur la trace de ses ancêtres. Il retrouve sa mère, la Reine Fée, et reçoit

³¹ Sur ce projet, voir C. Ferlampin-Acher, "Perceforest et le temps de l'(h)istoire", dans *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale (XII-XVe siècles)*, dir. L. Harf-Lancner et E. Baumgartner, Paris III, sous presse.

³² Sur ce peuple, voir *Fées, bestes et luitons*, op. cit., p. 282-ss.

d'elle l'arme qui tuera César, symbole du pouvoir romain despotique. Mais Ourseau, notons-le, n'a pas de descendance arthurienne, il fait souche à Rome, où il retourne. Rome a certes conquis provisoirement la Bretagne, mais finalement c'est Ourseau et sa descendance, issue de Gadifer et de la Reine Fée, qui venge la Bretagne avant de retourner en Italie. Ainsi après la conquête par Rome s'impose l'idée d'une colonisation de Rome par les descendants de la Reine Fée: il est alors normal qu'Ourseau, faisant souche en Italie et non en Bretagne, n'ait pas de descendance arthurienne. Les enfances de Passelion et Ourseau permettent de ne pas entrer ostensiblement en contradiction avec les données d'une *translatio* par Troie et Rome, afin de célébrer la *translatio* d'Alexandre à Arthur.

Perceforest nous présente donc soit des enfances cachées, elliptiques, celles des descendants de la Reine Fée, soit une enfance turbulente, celle de Passelion. Au terme de cette étude, je voudrais insister sur le plaisir qu'on peut avoir à lire le récit de la vengeance de ce surdoué épique, ainsi que celui de ses enfances facétieuses. J'ai été particulièrement surprise par ailleurs par la justesse de certains détails, la peinture de certaines mimiques, dans un texte où l'inflation de la *merveille* semble devoir mettre le "réel" à l'écart: le jeu entre notations réalistes, surenchère merveilleuse et récritures assure à ces enfances une richesse étonnante. Par ailleurs la jeunesse de ces héros nous renseigne sur la genèse du texte. Plus largement, le projet de relier généalogiquement Alexandre et Arthur ne semble pouvoir s'accomplir qu'au prix soit de violences, contraignant l'Histoire, soit de silences, oblitérant celle-ci. Si les naissances féeriques et les nombreuses enfances escamotées entretiennent le silence, à l'inverse, Passelion, ses turbulences et ses insolences, et Ourseau le *pelu*, contreviennent à l'ordre naturel et à l'Histoire. Cette stratégie habile, menée tout au long des six livres, permet à *Perceforest* de faire passer l'énormité de son projet: le lecteur, devant cette enfance arthurienne inédite et quelque peu scandaleuse, est comme Morgane devant les bêtises de Passelion, ému, indulgent et séduit.